

leur félicité. Après avoir nettoyé ses lèvres de la mousse écumante, il salua en cérémonie et prit congé. Cependant les autres, silencieux, étaient assis pensifs au coin du feu, jusqu'à ce que, Evangéline ayant été prendre le jeu de dames à sa place ordinaire, on commença bientôt une partie. Les deux vieux dans cette lutte amicale, riaient lorsqu'un homme était couronné ou une brèche faite dans la rangée du roi.

Pendant ce temps-là, dans la brume crépusculaire d'une embrasure de croisée, nos amoureux, assis à l'écart, se murmuraient de douces paroles, regardant se lever la lune sur les blancheurs de la mer ou sur la brume argentée des prairies ; tandis que dans les prairies sans bornes du ciel, silencieusement l'une après l'autre fleurissaient les étoiles charmantes, les myosotis des chérubins.

Ainsi la soirée s'écoula. Et puis neuf heures sonnèrent au clocher de la tour, le couvre-feu du

village. Sur le champ les hôtes se levèrent et prirent congé et la maison devint toute silencieuse. Evangéline sentit longtemps son cœur redire les paroles d'adieu et les tendres "bonne nuit" répétés sur le seuil de la porte et qui la remplissaient de joie. Alors, on couvrit soigneusement les cendres encore brûlantes du foyer et le pas du fermier fit retentir les marches de l'escalier de chêne. De son pied léger et sans bruit Evangéline ne tarda pas à le suivre. L'obscurité de l'escalier vit alors se mouvoir une trace lumineuse, venue moins de la lampe que du rayonnant visage de la jeune fille. Silencieuse, elle traversa le Hall et franchit la porte de sa chambre. Rien de plus simple que cette chambre aux rideaux blancs, aux grandes



La statue de la Justice

et larges armoires dont les vastes planches étaient couvertes d'étoffes, de linge et de laine, pliées avec soin, ouvrage de la main d'Evangéline. C'était là le précieux douaire, bien préférable aux troupeaux, qu'elle apporterait en mariage à son époux, car ce douaire-ci attestait son talent de ménagère. La lampe fut bientôt éteinte ; la lune inondait la fenêtre de sa clarté moelleuse et rayonnante qui illuminait bientôt toute la chambre et, soumis à son influence, se gonflait le cœur de la jeune fille comme les ondes frémissantes de la mer. Ah ! quel spectacle charmant, trop beau même, la vierge debout sur le parquet reluisant de sa chambre, les pieds nus, ses pieds blancs comme la neige ! Elle ne songeait point qu'en bas son fiancé, dissimulé par les arbres du verger, guettait et contemplait le rayon de sa lampe et de son ombre. Elle ne pensait qu'à lui cependant et parfois une impression de tristesse venait sur son âme, de même que l'ombre flottante des nuages traversant la lumière de la lune, errait sur le parquet et pour un instant remplissait la chambre d'obscurité. Tandis qu'elle regardait à la fenêtre, elle vit émerger des voiles d'un nuage la lune sereine escorté aussitôt d'une étoile pareille au jeune Ismaël sortant de la tente d'Abraham pour suivre l'errante Agar.

IV

Par un radieux soleil éclairé, le village de Grand-Pré s'éveilla le matin suivant. Une douce et clémence atmosphère réjouissait le bassin de Minas où l'on voyait flotter l'ombre des bâtiments à l'ancre. Le village était depuis longtemps tout éveillé et en mouvement et le travail, retentissant de clameurs, frappait de ses cent mains aux portes d'or du jour naissant. A cette heure arrivaient, dans leurs habits de fête, les gais paysans acadiens venus du pays environnant, venus des fermes et des hameaux voisins, à mesure que des nombreuses prairies où pas d'autre sentier n'existait que le creux des roues dans le gazon, un groupe après l'autre apparaissait et fusionnait ou bien prenait par la grande route, les joyeux bonjours et les rires enjoués de la jeunesse ajoutaient encore à la clarté de l'air. Tout bruit de travail s'éteignit dans le village longtemps avant midi. Les rues regorgeaient de monde ; assis dans le réjouissant soleil, aux portes des maisons, des groupes animés échangeaient des plaisanteries et des histoires. Chaque maison était devenue une hôtellerie où tous étaient bienvenus à se régaler ; car, chez ces bonnes gens qui vivaient ensemble ainsi que des frères, tout était en commun et l'on ignorait le tien et le mien. Mais c'était sous le toit de Bénédicte que l'hospitalité paraissait vaincre les autres en largesse, car

Evangéline était là parmi les hôtes de son père. Sa figure souriante rayonnait et de sa belle bouche tombaient des paroles de bon accueil et de joie qui bénirent la coupe quand elle la passa.

Le repas des fiançailles avait lieu à ciel ouvert, dans l'air parfumé du verger ployant sous les fruits dorés. Dans l'ombre de la porte on voyait assis le prêtre, le notaire, le bon Bénédicte et le robuste forgeron Basile. Non loin de ces derniers, tout contre la presse à cidre et les ruches d'abeilles, on voulait placé Michel le violoneux, dont le cœur et le gilet éclataient pareillement de la plus vive gaieté. Comme sa blanche chevelure flottait au vent, l'ombre et la lumière des feuilles y promenaient leurs jeux alternés, et la face réjouie du ménestrier resplendissait comme un rouge charbon dont on a secoué les cendres. Au son vibrant de son instrument, le vieillard chantait d'une voix hilare : "Tous les bourgeois de Chartres" et le "Carillon de Dunkerque", de ci de là, battant la mesure avec ses sabots. Sous les arbres du verger, et le long du sentier des prairies, joyeusement tourbillonnaient les rondes des danses qui tournent la tête ; jeunes et vieux confondus ensemble, et les enfants comme les autres. Entre les jeunes filles, la plus belle était Evangéline, la fille de Bénédicte ; parmi les garçons, Gabriel, le fils du forgeron, était le plus vaillant.

La matinée s'écoulait ainsi quand, soudain, un appel sonore de la cloche dans sa tour vint à retentir, et sur les prairies on entendit battre le tambour. Aussitôt les hommes allèrent s'entasser dans l'église. Les femmes attendaient, au dehors, dans le cimetière. Debout près des tombeaux, elles suspendirent aux pierres funèbres des guirlandes de feuilles d'automne et des evergreens, fraîchement cueillies dans la forêt. Elles virent alors s'avancer d'un pas fier, au milieu d'elles, la troupe débarquée des vaisseaux et qui franchit le seuil sacré. L'écho des voûtes et des fenêtres renvoya avec un éclat dissonnant et brutal, le bruit de leurs tambours d'airain ; mais cela ne prit qu'un instant ; le lourd portail se ferma lentement et, dans le silence, la foule attendit pour savoir ce que voulait les soldats. Alors, le chef de ces hommes se leva et parlant des marches de l'autel, tandis qu'il élevait dans ses mains la commission royale avec son sceau.

Vous êtes ici convoqués ce jour, dit-il, par ordre de Sa Majesté. Le roi s'est montré bon et clément ; c'est à vos cœurs de dire comment vous avez répondu à sa bienveillance. La tâche que je remplis est pénible à ma nature et à mon caractère, et je sais qu'elle va vous être dommageable. Malgré tout, je dois obéir en m'inclinant et publier la volonté de notre prince ; à savoir que toutes vos terres, demeures, troupeaux de toutes sortes, sont confisqués par la couronne et que vos personnes seront transportées de cette province, sous d'autres cieux. Dieu vous accorde de vivre là, désormais, en fidèles sujets, nation prospère et pacifique. A présent, je vous déclare prisonniers, car tel est le plaisir de Sa Majesté.

Comme on voit dans le brûlant solstice d'été, la sérénité de l'air brusquement troublée par l'orage qui se forme, et la grêle, de ses frondes mortelles, renverser le blé du fermier dans les champs, ébranler ses fenêtres, et le soleil voilé, et le sol jonché du chaume des toits, et les troupeaux qui s'enfuient en mugissant et cherchent à briser leurs clôtures... ainsi tombaient les paroles du chef des soldats sur le cœur des Acadiens. Atterrés par la stupeur, ils demeurèrent un moment silencieux ; alors s'éleva, sans cesse croissante, une lamentation de deuil et de colère, et, comme poussés par une même impulsion tous se précipitèrent vers la porte de l'église. Devant la vanité de cette tentative de libération, les clameurs et les imprécations farouches retentirent dans la maison de prière. Alors, de même que sur une mer orageuse, une mâture est soulevée par les vagues, ainsi, la personne de Basile le forgeron les bras levés en l'air, apparut au-dessus de tous les autres. La figure enflammée et décomposée par la fureur, il s'écria d'une voix tonnante :

A bas ces tyrans d'Angleterre ! Ils n'ont jamais reçu notre serment de fidélité. A mort ces vicaires de l'étranger qui s'emparent de nos foyers et de nos moissons !

Il en aurait dit davantage, mais l'impitoyable main d'un soldat lui ferma la bouche d'un coup brutal et l'étendit sur le pavé de l'église.

Au fort de la lutte et du tumulte de cette bataille exaspérée, voici que la porte du sanctuaire s'ouvrit et livra passage au Père Félicien, qui, la face grave, monta les degrés de l'autel.

D'un geste de sa main vénérable, il changea en silence les clameurs de cette foule frappée de respect et de crainte. Alors il s'adressa à ses paroissiens. Sa voix profonde et solennelle, ses paroles modérées et tristes, rappelaient le son distinct de l'horloge sonnante l'heure à coups mesurés, après le tapage du tocsin.

Que faites-vous là, mes enfants ? Quel délire vous a surpris ? J'aurais peiné parmi vous, quarante ans de ma vie, vous enseignant non seulement en discours, mais en actes, à vous aimer les uns les autres... et voilà ce qu'ont produit mes efforts et mes veilles, voilà le résultat de mes privations et de mes prières. Avez-vous sitôt oublié toutes mes leçons de miséricorde et de tendresse ? Voudriez-vous profaner ainsi, avec des actes de violence et la haine débordant de vos cœurs, cette maison qui est celle du Prince de paix ? Quoi ! Là même où le Christ vous regarde de la croix où il est attaché ! Voyez ! quelle douceur et quelle compassion sainte dans ses regards douloureux ! Oyez ! comme ses lèvres redisent la prière : Oh ! père pardonnez-leur ! Répétons-la nous-mêmes cette prière, à l'heure où les méchants fondent sur nous ; à présent même, répétons-la, disons : Oh ! père, pardonnez-leur.

Ces paroles de blâme, si courtes qu'elles fussent, pénétrèrent avant dans le cœur des Acadiens, et l'explosion furieuse de tout à l'heure fit place à des sanglots de contrition, et tous répétèrent, après lui, la prière disant : Oh ! père, pardonnez-leur !

Puis le service du soir commença. L'autel resplendit de cierges allumés. A la voix profonde et ardente du pasteur répondait toute l'assistance non pas des lèvres seulement, mais d'un cœur pénétré. Ils chantaient l'"Ave Maria" et, tombés tous à genoux, ils sentaient leurs âmes transportées de fervent s'élever sur la flamme de la prière, ainsi qu'Élysée montant au ciel.

Cependant le message de malheur s'était répandu par tout le village, et de toute part on voyait errer de maison en maison les enfants et les femmes se lamentant.

Evangéline attendit longtemps à la porte du logis paternel, sa main droite protégeant ses yeux contre le soleil éblouissant à l'horizon, et qui, dans son déclin, éclairait d'une splendeur mystérieuse la rue du village, semait d'or le toit de chaume et armoriait les fenêtres de chaque cabane. La nappe, blanche comme la neige, avait depuis longtemps été mise sur la table où apparaissaient à la fois le pain de froment, le miel encore tout imprégné de senteurs sauvages, le grand pot d'ale et le fromage tout frais venu de la laiterie. Au centre de la table, le vaste fauveau du fermier. Donc, Evangéline attendait à la porte du logis, comme le soleil projetait l'ombre allongée des arbres sur les larges prairies savoureuses. Mais une ombre plus épaisse encore venait de descendre sur elle, sur son âme. Du champ de cette âme s'éleva un parfum céleste ! votre parfum, oh ! charité, douceur, tendresse, espérance, longanimité et miséricorde ! Oubliant tout d'elle-même, elle parcourut alors le village, réconfortant du regard et de la parole les cœurs désolés des femmes, comme elles s'en allaient d'un pas traînant, par les champs devenus sombres, à la fois poussées par les soins domestiques et la fatigue de leurs enfants.

Le grand soleil écarlate descendait toujours et voilait sa face dans un nuage de lueurs dorées, comme le prophète descendant du Sinaï. Le doux appel de la cloche de l'angelus résonna sur le village. Cependant, près de l'église, dans l'obscurité lugubre, Evangéline attendait hésitante. A l'intérieur, profond silence. En vain elle s'arrêta à la porte et aux fenêtres, l'oreille et l'œil attentifs... Alors, vaincue par l'inquiétude ! Gabriel ! lança-t-elle tout haut d'une voix qui trahissait sa crainte ; mais

il ne vint aucune réponse du tombeau des morts, ni de cette tombe plus lugubre encore des vivants. A la fin elle retourna d'un pas lent vers la maison, désormais sans maître, de son père. Le feu couvrait encore au foyer et le souper intact était demeuré sur la table. Dans chaque pièce abandonnée et morne on croyait voir errer un fantôme d'épouvante. Son pas résonnait tristement sur l'escalier et le parquet de sa chambre. Elle entendit, dans cette mortelle nuit, le fracas de la pluie tombant avec violence sur les feuilles flétries du sycomore, près de la fenêtre. Un perçant éclair vint à briller, et les échos multipliés du tonnerre vinrent lui dire que Dieu était au ciel et gouvernait le monde créé par lui. Il lui revint alors le conte souvent entendu, touchant la divine justice ; son cœur agité se calma et elle s'endormit jusqu'au matin d'un sommeil paisible.

(A suivre)



Le père Félicien